

TURFU LES EDITIONS

NELSON MELODY

Partie 11

FEUGEAS

Chapitre 21 : Baccalauréat

Mes premiers examens avaient lieu le lundi, soit le surlendemain de cette soirée. Il s'agissait d'épreuves de programmation informatique et de sciences. Les épreuves écrites et orales auraient lieu le mercredi suivant. J'avais passé le dimanche à tenter de récupérer physiquement, à défaut de pouvoir récupérer psychologiquement. Lila était passé durant l'après-midi pour me remonter le moral. Elle s'en voulait et lorsque je finis par lui raconter ce qu'il s'était passé, elle se mit alors à s'excuser de ne pas être parvenue à me dissuader de discuter avec Alessio. Malgré que je lui ai signifié à de multiples reprises que je ne lui en voulais pas pour ça, elle en arriva à s'excuser carrément de m'avoir emmené là-bas et, par la suite, forcé à sortir.

Lila repartit en début de soirée, et moi j'allais me coucher dans la foulée, littéralement exténuée au point de ne pas m'inquiéter pour mes premiers examens du lendemain que je n'avais presque pas révisés. En m'endormant, j'eus une pensée pour Nelson Melody. Cela faisait une semaine et demie que je n'étais pas allé lui rendre visite. Je crois que j'avais tellement peur d'être incapable de lui cacher mon état actuel et ses origines que s'était créé chez moi une forme de blocage à l'idée d'aller le voir. C'est sur cette réflexion que je m'endormis ce soir-là.

Contrairement à sûrement bon nombre d'autres personnes, je n'eus pas un sommeil dérangé. Je me réveillais le matin en bien meilleure forme que la veille, et me mis à enchaîner les mêmes mécaniques qui rythmaient les matinées où j'allais en cours.

Non, c'est finalement dans une forme totale de résignation que se déroula cette matinée. J'avais l'impression d'être une de ces vaches que l'on emmène à l'abattoir sans qu'elle n'ait aucune possibilité de s'y dérober. Il

est impressionnant de voir à quel point les examens peuvent donner une sensation de fin du monde lorsque l'on doit y faire face. Il y avait cependant une différence notable entre ces vaches que j'évoque et moi, car hormis le fait qu'elles meurent à la fin, l'abattoir était pour elle l'accomplissement, la finalité de leur existence. Elles étaient nées pour mourir comme cela et moi ce n'était pas le cas, loin de là. Cela n'empêchait pas de considérer mon Bac comme étant du même acabit, héritage vraisemblable de la société d'alors, où la réussite n'est pas une option et les possibilités de variations sur l'échelle sociale entre chaque génération d'une même famille étaient rendues au stade de concept dépassé et oublié.

Je n'ai aucun souvenir particulier de ces épreuves, et je n'ai rien rapporté dans mon journal concernant les épreuves en elle-même ou dans les sensations que j'avais pu éprouver. Les personnes autour de moi auraient pu faire en sorte de me laisser quelque chose à consigner, en se moquant de moi, ou bien en me regardant d'une façon différente de d'habitude au vu du contenu de ma soirée de samedi. Contenu dont les détails devaient être déjà partagés à tous vents par le biais des moyens de communication immédiates que notre époque nous mettait à disposition. J'eus tellement peur de ça que, pour me protéger, j'avais supprimé dès le lendemain de cette soirée, tous mes comptes de réseaux sociaux. Mais sinon rien, rien de notable, de visibles à rapporter autour de ces deux épreuves.

En fait, la seule chose de cette journée que l'adolescente que j'étais alors jugea opportun de relever, fut la vision que j'eus par les fenêtres de mon bus scolaire lorsque, sur le chemin du retour vers Montamisé, il s'arrêta devant le collège Jean Moulin, collège de secteur des enfants de Montamisé. Je vis deux de ces gamins courir l'un après l'autre autour de l'arrêt de bus, un masque de Guy Fawkes leur recouvrant le visage. J'en

étais à coup sûr l'origine. Ils étaient la conséquence de mon acte, celui de faire découvrir à mon frère un film qui m'avait plu, dont les messages m'avaient touché et marqué. C'est à ce moment-là que je compris la puissance d'une œuvre et la potentialité de propagation des idées qu'elle développe.

Ces gamins avaient peut-être recouvert leur visage de ce masque uniquement parce qu'ils aimaient la manière dont combattait V dans le film, ou simplement parce qu'il se masquait et devenait un autre, peut-être n'avaient-ils pas saisi la portée politique et sociale du film, mais peu importe. L'intérêt résidait en fait dans la reproduction à laquelle ces garçons procédaient, car le plaisir qu'ils y avaient puisé n'appartenait finalement qu'à eux. C'est en cela qu'une œuvre finit par échapper à son auteur, au gré des interprétations et des ressentis des personnes qui entrent en contact avec elle. Les raisons qui m'avaient fait aimer le film et poussé à le partager n'étaient pas essentiellement et nécessairement les mêmes que celles qui les avaient amenées à acheter ces masques. Je trouvais cette idée belle. Pour la première fois depuis longtemps, j'eus envie d'aller chez Nelson Melody et d'y poursuivre mon livre. J'avais la fin. Je savais enfin la manière dont je voulais conclure mon histoire.

Lorsque j'arrivais devant chez lui, je constatais que le portail était clos et donc probablement réparé. Pour la première fois depuis longtemps, je sonnais. Il n'y eut aucune réponse. Je reproduisis plusieurs fois l'opération sans que cela ne fasse s'ouvrir le portail pour autant. Nelson Melody avait-il eu un problème ? Avait-il fait un malaise ? Une mauvaise chute ? Ou ne voulait-il simplement pas me voir pour une raison quelconque ? J'hésitais longuement et comme à mon habitude, je pris la décision de foncer tête baissée.

J'escaladais le petit muret et pénétrais sur la propriété. Allant dans un

premier temps vers la porte de devant, j'entrepris de la frapper abondamment tout en appelant Nelson par son prénom. Je n'obtins rien d'autre que le silence. Je pris alors l'initiative de contourner la maison pour aller voir du côté de la véranda. Pénétrant en son sein, je constatais que les grands volets en bois donnant accès à la cuisine étaient également fermés. Sur la grande table en vieux plastique dormait paisiblement Râ. Il ouvrit les yeux et après s'être étiré de tout son long, il vint se frotter à mes jambes en ronronnant. J'allais mettre des croquettes dans sa gamelle quand je finis par me rendre compte que celle-ci était déjà remplie à ras-bord. Ayant pu constater lors de mes réguliers passages chez Nelson Melody que Râ se rapprochait plus de l'estomac sur patte que du chat, j'en conclus que son propriétaire avait rempli cette gamelle assez récemment pour que le félin n'ait pas eu le temps de la dévorer.

Nelson Melody était donc – selon toute vraisemblance – dans sa maison et se refusait à m'ouvrir ou ne serait-ce qu'à me parler. J'étais quelque peu triste car j'en devinais aisément la raison. Il devait certainement m'en vouloir de ne pas lui avoir donné de nouvelles durant tout ce temps. À moins qu'il n'ait subitement changé d'avis sur moi sans raison apparente. Une chose demeurait certaine, il ne servait à rien d'insister. Si Nelson avait décidé ce jour-ci de ne pas me parler, il n'en dérogerait pas. Je rebroussais donc chemin.

C'est en ré-escaladant le muret de la propriété de Nelson Melody qu'une personne se mit à m'appeler. Il s'agissait de la voisine de la maison d'en face, une sexagénaire à lunettes, au visage simple et sans émotion. Une femme comme on en croise des centaines dans les rues sans pour autant leur accorder une quelconque forme d'attention particulière. Une fois descendue du muret du côté de la rue, j'allais à sa rencontre en traversant la route.

« Vous êtes la demoiselle qui rends régulièrement visite au fou ?

-Le fou ? Vous parlez du monsieur qui habite dans la maison dont je viens d'escalader le muret ?

-Oui exactement. Ça fait un bout de temps que je vous vois venir chez lui, je ne sais pas si c'est quelque chose de bien pour vous mademoiselle vous savez.

-Ah bon ? Pourquoi ça ?

-Oh voyons... Cette vieille maison, ce vieux monsieur qui ne prend pas soin de lui, garde ses cheveux blancs... Et puis toutes ses rides ! Cela ne me regarde sûrement pas mais je ne suis pas sûre que cela soit une bonne influence pour une jeune fille comme vous. Si vous étiez ma fille...

-Vous vous trompez madame ! »

J'étais étonnée de ma réaction, de ma capacité à avoir affirmé si directement mon avis. Je me sentais étrangement libre.

« Comment ça ?

-Peu importe, ce n'est pas grave.

-Oui ce n'est pas grave. En tous cas il fallait que je vous dise que cela ne servait à rien de frapper à la porte comme vous l'avez fait tout à l'heure car ce monsieur est sorti se balader.

-Se balader ? Vous êtes sûre que nous parlons de la même personne ?

-Oui, moi aussi ça m'a étonné vous savez ! Déjà, j'étais étonnée qu'il laisse des réparateurs venir s'occuper de son portail, mais quand je l'ai vu deux jours après sortir et partir à droite en direction de Sarzec, j'ai cru rêver.

-Et vous l'avez vu sortir aujourd'hui ?

-Oui, aujourd'hui, mais pas hier. En tous cas il doit rentrer tard, car je ne le vois jamais revenir. Vous savez, une fois passé 18h, je ferme les volets et

regarde mes séries sur mon mur-écran. »

Cela était-il vraiment possible ? Nelson Melody avait-il fini par sortir de chez lui ? Et pour quoi faire ? Lui qui avait passé la majorité de sa vie à rester enfermer dans sa propriété en feignant d'ignorer le temps qui passe, semblait vouloir s'aventurer dans ce monde dont il avait passé tant de temps à refuser les règles et les évolutions qui y prenaient lieu. J'étais étonnée, mais pas du fait que Nelson Melody en soit encore une source. On pouvait lui attribuer bon nombre de qualités et de défauts – en particulier celui d'être routinier – mais on ne pouvait pas lui retirer le fait qu'il arrivait toujours à surprendre, à étonner. Je saluais cette femme après l'avoir remerciée pour les informations qu'elle venait de me transmettre et rentrais chez moi.

Ces sorties de Nelson Melody me tracassèrent toute la soirée ainsi que toute la matinée du lendemain. L'après-midi, je pris la décision de ne pas retourner chez lui ce jour-ci, ceci afin de réviser mes épreuves de français du lendemain. Mais, devant mon incapacité à me concentrer sur les mots qui s'épalaient alors en phrases sur ma tablette, mon esprit vagabondant d'une pensée parasite à une autre, je revins sur ma décision et me résolus finalement à aller de nouveau à la rencontre de Nelson Melody. Après tout, il était le mieux placé pour me faire réviser *L'attrape-Cœurs* et *Fahrenheit 451*. Mais comme la veille, ma tentative s'avéra infructueuse et, après avoir néanmoins attendu le retour de Nelson Melody sous sa véranda durant une heure, je me résignais à arrêter de câliner Râ et à rentrer chez moi.

Sur le chemin, je croisais mon frère – je le reconnus à son short et ses chaussures – avec ses amis, qui faisaient une course d'Hoverboard avec le masque de Guy Fawkes sur le visage. Je fus étonnée de leur nombre, ils étaient une bonne vingtaine. Au moins 20 cavaliers de planches volantes

ayant revêtu le masque de l'insoumission et de l'accomplissement d'une idée, celle de la liberté. La vision était belle à mes yeux, mais elle n'était pas partagée par toutes les personnes croisant leur chemin. Ainsi, en poursuivant mon chemin je croisais un groupe de 4 ou 5 adultes en train de se concerter sur le fait que ces enfants étaient « une honte pour le monde dans lequel nous vivions », ou encore qu'ils feraient mieux de « faire des trucs de leur âge, comme traîner sur internet ». Ridicules manifestations de décalage générationnel.

Une fois, Nelson Melody m'avait dit que les adultes de son époque râlaient sur les jeunes mais en invoquant le passé comme référence. Sous la lumière de ce fait historique, je trouvais encore plus curieux l'idée que les adultes de 2064 puissent renier tout intérêt au passé alors qu'ils en étaient originaires et que l'intégralité de leur personnalité prenait source en lui. Encore plus curieuse était l'énergie qu'ils pouvaient investir à refuser à ces êtres plus jeunes le droit de pouvoir incarner le futur sur le simple argument qu'ils ne reproduisaient pas leurs aspirations et autres schémas de continuités. Ils oubliaient aussi par la même occasion, qu'en matière d'idées et d'applications de celles-ci, le seul et unique juge reste et restera à jamais le temps qui passe.

À la maison, l'ambiance n'avait pas vraiment changé depuis le divorce de mes parents. Seule la vision physique de mon père avait disparu mais pas sa présence effective. Quand je parle de présence effective, je parle de celle d'un père qui partage autre chose qu'une maison avec ses enfants, mais s'investit un minimum sur le plan affectif. Elle n'avait pas disparu car elle n'avait jamais vraiment existé. Même si ma mère nous accordait un peu plus d'attention à mon frère et moi – probable résurgence des comportements féminins ayant eu cours durant les deux derniers millénaires – le divorce n'arrangea pas les choses. Elle était de moins en

moins présente physiquement à la maison, rentrant de plus en plus tard le soir et mon frère et moi nous retrouvions alors seuls réels habitants de la maison.

J'aurais pourtant aimé avoir un mot, un message d'encouragement pour mes examens du lendemain, mais il n'en fut rien. Je ne suis même pas convaincue que ma mère se soit souvenue que je passais une partie de mon Bac cette année-là. L'épreuve écrite de français eut lieu le matin et le sujet fut « le théâtre ». Je me souvenais quelque peu de mon cours ainsi que de certains éléments que m'avait transmis Nelson, mais cela demeurait vague. Je brodais afin de donner la consistance nécessaire à mon commentaire de texte et finis par sortir à une position parfaite : ni parmi les derniers, mais pas parmi les premiers non plus. Je n'étais pas très contente de moi mais j'aurais pu faire pire avec un autre sujet.

L'après-midi arriva alors avec son épreuve orale de français. Pour une raison qui m'échappe, il s'agissait de l'épreuve pour laquelle j'avais le plus d'appréhension. Je crois que j'avais peur de l'oral, de devoir m'exprimer durant une période donnée sur un sujet quelconque. Comme si j'étais incapable de formuler un enchaînement de phrases sans être ridicule. Je passais à 15h30. Après avoir fini de manger aux alentours de 13h, je patientais seule dans la cour en écoutant de la musique pour tenter de me détendre. Au milieu de ma pensée préoccupée, je finis par me dire que j'aurais adoré être comme Nelson Melody, capable de m'exprimer et réfléchir en même temps de manière continue, sans stresser ou être angoissée, du moins de manière apparente. Mais je n'étais pas Nelson Melody, je n'étais qu'une jeune adolescente paumée.

Arriva 15h15 et je pris le chemin de ma salle d'examen. J'arrivais juste à temps pour voir mon prédécesseur pénétrer dans la salle. Il s'agissait de Matthias. Il allait avoir un quart d'heure pour préparer le sujet qu'il allait

tirer au sort. Durant ce temps, un ou une autre élève passerait à l'oral puis, une fois le quart d'heure passé, il aurait 10 minutes afin d'exposer sa préparation. Resterait ensuite 5 minutes afin de permettre à l'examineur de poser quelques questions aux teneurs diverses et variées. Cela signifiait que j'allais avoir à préparer mon examen tandis que Matthias serait en train de passer à l'oral et cela me dérangeait terriblement à plusieurs titres.

Tout d'abord, rien que le fait de seulement le voir me mettait mal à l'aise. À cette sensation initiale venait s'ajouter le souvenir de ce baiser qu'il avait échangé avec cette inconnue et la jalousie qui avait alors découlé en moi telle l'eau s'écoulant d'une baignoire remplie à ras-bord. J'avais tellement envie d'échanger avec lui, de m'expliquer sur mon comportement si j'en avais le courage, voire même de m'excuser pour toutes les fois où j'avais pu le rabaisser s'il m'en laissait l'opportunité. Et si je n'en avais pas eu le courage, j'aurais simplement apprécié discuter avec lui, parler de tout et de rien, comme deux personnes qui se connaissent depuis une éternité et n'ont plus besoin de s'impressionner.

C'est à la lumière de ces envies que je pris conscience que j'avais changé, que je n'étais plus cette petite merdeuse aux sentiments innés de supériorité. Que la gestation avait été longue et lourde mais que les claques que j'avais pu m'infliger ou me laisser infliger avaient fait de moi une nouvelle personne. C'était quelque chose qui avait commencé à poindre le bout de son nez au fur et à mesure que Nelson Melody m'ouvrait sur une autre possibilité de monde, celle dont rêvaient les gens du passé, celle dont la poursuite avait été déroutée pour aboutir sur le monde dans lequel je vivais. L'équilibre n'existe pas, les Hommes sont des êtres imparfaits et le réel et parfait équilibre nécessite des perfections de toutes les composantes concernées.

L'équilibre dont se gargarisait la génération de mes parents n'était

qu'un état précaire, quelque chose qui était le fruit d'un achoppement perpétuel entre les envies refoulées des individus et la société qui les canalisait. Cependant, la rétention de ces désirs ne les rendait pas pour autant inexistants, bien au contraire, elle les sublimait et leur donnait encore plus de force sur un autre plan, celui que nous avons tous en nous, celui de l'esprit. Je n'avais plus besoin de prendre le dessus sur Matthias pour éviter de tomber amoureuse de lui et pouvoir alors reproduire les actes de mes parents en me trouvant une situation au même rang social qu'eux et en me mariant avec un collègue de travail quelconque. Ce garçon me plaisait physiquement, ce garçon était calme, ce garçon doutait et n'était pas pétri des certitudes de son époque, je le voulais, je voulais Matthias.

Au bout d'un quart d'heure on me fit rentrer dans la salle. Matthias était déjà assis en face du bureau du professeur. M'approchant, ce dernier me tendit alors une tablette. Je posais mon doigt dessus, ce qui eut pour effet de lancer une sorte de roulette où tournaient les noms des différentes œuvres. Elle finit par s'arrêter sur *L'Attrape-Cœurs* de Salinger. J'étais, intérieurement, folle de joie. Nelson Melody m'avait transmis tout ce qu'il y avait à savoir sur cette œuvre. J'aimais ce qu'elle racontait, j'en percevais bien plus le sens aujourd'hui que lors de ma première lecture. J'allais savoir quoi dire, il ne me restait qu'à organiser mes idées de manière logique. Je m'assis à la table qui m'était réservée et commençait à ordonner mes connaissances sur la tablette qui m'était fournie.

Pendant ce temps-là, Matthias commençait son exposé, et aux premiers mots qu'il prononça je compris tout de suite que la roulette lui avait attribué « Fahrenheit 451 ». Curieuse coïncidence, mais pourtant bien réelle, que celle de voir tomber coup sur coup, les deux premiers livres que Nelson Melody m'avait prêtés. Tandis que je poursuivais mon travail, j'écoutais d'une oreille distraite mon prédécesseur et le moins que l'on

puisse dire, c'est qu'il connaissait son sujet sur le bout des doigts. Vint alors la question du professeur qui lui demanda ce qu'il pensait de la vision de l'auteur et s'il l'imaginait devenir potentiellement un jour réalité. Matthias répondit exactement ce que j'aurais répondu, à savoir que nous étions déjà dans un monde présentant de grandes similitudes avec celui dans lequel nous vivions.

L'examineur le gratifia alors d'un petit rire contenu, comme pour indiquer à Matthias qu'il venait de dire une bêtise. Il ne se laissa néanmoins pas perturber plus que cela et reprit son raisonnement en détaillant les raisons qui l'amenaient à cette affirmation. Le professeur ne le laissa pas poursuivre et l'interrompit de nouveau en lui opposant le fait que nous ne brûlions plus les livres aujourd'hui, que s'ils avaient été détruits à une époque bien précise, c'était uniquement dans un but écologique et non dans un but de régulation de société, que les œuvres en elle-même n'avaient pas disparu puisqu'elles étaient encore disponibles sous un autre format. En résumé, vous l'aurez compris maintenant, Matthias était un jeune et il avait tort de critiquer une société qui lui permettait de vivre dans le bonheur et la sécurité. En clôture, il lui signifia que le temps était écoulé et Matthias n'eut même pas l'opportunité de répondre aux contre-arguments du professeur qui prenaient alors une dimension d'affirmation incontestable.

Matthias sortit de la pièce sans me porter un quelconque regard. Vint alors mon tour. Je déclinai tout ce que je savais sur l'œuvre, son histoire, ses significations, son contexte, son auteur, sa vie etc. Tout y passa d'une traite et je ne m'arrêtais qu'une fois que j'eus le sentiment de m'être vidée de tout ce qui concernait ce livre. Le professeur me demanda alors ce que j'en pensais personnellement et si les thématiques abordées pouvaient, selon moi, prendre corps dans le monde d'aujourd'hui. En somme, il me posait la même question qu'il avait posé à Matthias, en la tournant d'une

façon à mieux coller à *l'Attrape-Cœurs*. Sur le moment j'hésitais entre répondre ce que je pensais vraiment ou ce qu'il attendait que je lui réponde. Je voulais une bonne note et dire exactement ce qu'il attendait que je lui dise aurait été d'une facilité insolente.

C'est à cet instant que ma soirée de samedi et les conclusions que j'en avais tiré revinrent sans crier gare et s'éprurent de moi dans mon intégralité. J'avais franchi le cap, je savais que je ne voulais plus chercher à être conforme à l'attente de qui que ce soit mais bel et bien seulement moi, sans artifices ou simple complément. Ma réponse, celle que j'avais véritablement en moi, fut que la question du passage à l'âge adulte se posait, se pose et se posera toujours tant que l'avenir demeurera incertain.

Bien entendu il adopta le même comportement dont il avait gratifié Matthias quelques minutes plus tôt, me coupant en plein raisonnement pour me dire que le monde n'a jamais permis un avenir aussi sûr et certain qu'aujourd'hui, que le passage à l'âge adulte n'avait plus à être une source de problèmes puisque tout le monde avait une place à prendre dans ce monde.

Il me dit alors que le temps était écoulé mais je commençais tout de même à répondre à son argumentation que je jugeais bancal. Il me stoppa sèchement au bout d'une phrase en haussant le ton et me rappelant que j'étais à un examen national. Il ne servait à rien de lutter, il s'était octroyé les lauriers de la victoire avant même d'avoir commencé à me répondre, et dans le feu de l'action, je l'avais oublié.

Je n'ai jamais autant détesté le monde dans lequel je vivais que ce soir-là. Ce monde où les personnes croient que le diplôme qu'ils avaient obtenu à la fin de leurs études leur permettait d'exercer leur profession et les exemptait de toute forme de remise en question. J'avais envie de courir dans tous les sens, j'avais envie de crier, j'avais envie de frapper, de

détruire brique par brique cet équilibre qu'ils vénéraient tous comme une nouvelle religion, un nouveau palliatif à l'angoisse du temps qui passe et à nos morts toutes certaines.

À mon retour chez moi, mon frère remarqua instantanément mon état de rage contenue et, une fois entrée dans ma chambre, il vint toquer à ma porte.
« Toi aussi t'en as ras le bol hein ?

- Tu n'imagines même pas.

- On pourrait essayer quelque chose.

- Contre quoi ? Le monde entier ? C'est peine perdue Flav, personne ne veut que les choses changent.

- Je ne suis pas sûr Andréa. Tous mes copains en ont ras-le-bol aussi, la plupart parlent même de se barrer de chez eux pour vivre en communauté dans une forêt ou des conneries dans le genre quoi.

- Ah oui ? Et ils comptent survivre comment ?

- On s'en branle ! Le plus important c'est qu'ils en aient marre aussi ! On pourrait peut-être au moins essayer quelque chose non ? »

Chapitre 22 : Révolution

« Et tu suggérerais quoi ?

- On pourrait créer, un site, une page sur tous les réseaux sociaux, un truc pour rassembler les gens qui ont les mêmes idées que nous quoi.

- Oui mais dans quel but ? Avec quels objectifs ?

- Bah, comme je viens de te dire, simplement déjà de réunir les personnes qui en ont marre qu'on leur parle du monde d'aujourd'hui comme de quelque chose de parfait. Ce serait déjà pas mal non ? Après, les objectifs, est-ce qu'il en faut vraiment ? C'est sûrement quelque chose qui viendra avec le temps non ? »

Je marquais un temps avant de répondre.

« Tu sais que tu m'impressionnes parfois Flav ?

- Pourquoi tu dis ça ?

- Parce que jamais je ne me serais dit de moi-même ce que tu te dis à ton âge.

- Ah d'accord.

- Bon, on le crée ce site, demandais-je ?

- Oui mais on l'appelle comment ?

- Bah je sais pas, un truc en rapport avec V pour Vendetta ?

- Déjà fait.

- Ah bon ?

- Oui, au début du siècle il y a eu un mouvement constitué de pirates informatiques qui se faisaient appeler les « Anonymous ». Lors de leurs vidéos, ils s'exprimaient toujours avec un masque de Guy Fawkes sur le

visage, m'expliqua mon frère.

- Ah oui ?

- Oui, tu iras voir sur internet.

- Et ils revendiquaient quoi ?

- Peu importe, c'est du déjà vu, je n'ai rien contre le passé mais il nous faut quand même quelque chose de nouveau.

- On pourrait faire quelque chose en référence à Retour Vers le Futur alors ?

- Pourquoi pas... En plus, on est en quelque sorte dans l'idée de chercher dans le passé des choses pour modifier le présent. Un peu comme Marty le fait dans les films.

- C'est pas faux ça... On prendrait quoi ? La voiture ? suggérais-je alors.

- La Delorean ? Non, peut être en logo, mais pas en nom...

- Au moins on a déjà un logo... Pourquoi pas les McFly's ?

- Hmm...

- Quitte à vouloir jouer avec le temps, autant prendre le nom de celui qui le fait de la manière la plus cool que l'on ait vu, argumenta alors Flavien.

- Oui, l'idée me plaît... Nous sommes donc les deux premiers McFly's...
Quoi que... J'ai un peu peur que peu de personne ne sache qui est Marty McFly.

- Tu rigoles ?

- Non, pourquoi tu me demandes ça ?

- Tu ne regardes jamais les chaînes infos ?

- Non, jamais. Parce que tu le fais toi ?

- ça m'arrive de zapper dessus. Bref, il y a eu beaucoup de sujets la semaine

dernière, et tout le monde ne parle que de ça sur les réseaux sociaux.

- Mais parler de quoi ?

- Bah du fait que tous les jeunes se mettent à regarder de vieux films et principalement Retour Vers le Futur.

- C'est pas vrai ?

- Si, et tu te rends compte que ça part de nous ça ?

- Comment ça ?

- Bah j'en ai parlé à Léo, qui en a parlé sur les réseaux sociaux et tout d'un coup parmi ses amis, certains ont eu la curiosité de voir exactement de quoi il parlait et en ont parlé à leur tour à leurs amis. C'est comme ça que tout le monde s'est mis à discuter de ça. Puis est venu V pour Vendetta, et maintenant les gens commencent à parler du Seigneur des Anneaux ou de Matrix. D'ailleurs tu connais Matrix ? »

J'étais surprise de ce que je venais d'entendre. L'évolution technologique qui avait tout accéléré et était, indirectement du moins, la raison de la disparition de toute forme d'intérêts pour les choses du passé chez les générations précédentes, avait permis de les remettre en avant avec une rapidité plus que considérable. Que cela nous laissait-t-il entrevoir ? Tout simplement que si internet et son flux toujours plus tendu d'informations avaient, en apparence, asséché tout le réservoir de temps qu'il nous restait pour nous pencher sur ce qui nous constituait, à savoir, ces éléments issus du passé, ces œuvres culturelles, éléments d'histoires ainsi que les membres de nos familles, tout ceci n'était finalement pas imputable aux moyens de communication et leur développement sans précédent, mais bel et bien à l'utilisation que nous en faisons, au temps et à l'importance que nous leurs accordions. Il fallait faire autre chose de cette institution immatérielle qu'était internet, en changer les codes, y ramener un vrai

intérêt, enrichissant et non plus avilissant comme il pouvait l'être alors en brassant les vacuités au point d'en faire des événements à part entière. Il s'agissait d'amener les personnes à voir d'autres choses, trouver d'autres sources de connaissances, celles-ci les amenant, à terme, à sortir du nombrilisme intergénérationnel qui s'était alors instauré.

« Oui oui je connais Matrix... Bon et bien qu'est-ce que tu attends pour créer ce site alors ? »

C'est ainsi que furent créés les McFly's qui eurent – au-delà de nos espérances d'alors – une importance non négligeable dans la tournure que prirent nos sociétés durant les décennies suivantes. Mais j'aurais l'occasion d'y revenir plus tard. Je laissais courir la soirée et savourais d'être en vacances, dépourvue de toute forme d'angoisse à l'idée de l'attente de mes notes d'examens. Je n'avais qu'une seule envie, profiter de ce repos bien mérité qui m'était alors accordé.

Ce soir-là, je regardais Orange Mécanique avec mon frère. Malgré certaines scènes violentes, nous avons adoré le film. Une fois arrivés au générique final, il expira un soupir avant de me demander :

« Tu crois que le monde est devenu comme il est parce que les gens avaient peur que les jeunes deviennent dépendants à la violence comme cette bande de jeunes dans le film ?

- Je ne pense pas, je pense que nous avons tous plus ou moins ça en nous.

- Ah bon ?

- Oui je crois.

- J'espère qu'il n'y aura pas de gens comme eux qui rejoindront les McFly's, me confia Flavien.

- On fera le tri.

- Oui, du moins on essaiera.

- Oui...
 - Dis-moi Andréa, relança-t-il.
 - Quoi ?
 - C'est le vieux chez qui tu te rends régulièrement qui t'as fait changer comme ça ?
 - Hm... Oui je crois, un peu.
 - Ah... Et c'est lui qui t'as fait découvrir « V pour Vendetta » ?
 - Oui et « Retour Vers le Futur » aussi.
 - J'étais sûre et certain que ce n'était pas Lila. Il s'appelle comment ce vieux ?
 - Il se fait appeler Nelson Melody, mais c'est un nom qu'il a pris. C'est inspiré d'un vieil album musical qui s'appelle « L'Histoire de Melody Nelson ».
 - Ah d'accord... Bah je l'écouterai alors. »
- Et il s'engagea vers la porte pour sortir de ma chambre.
- « Dis-moi, tu pourras me le présenter un jour, ce Nelson Melody ?
- Si tu veux Flav, si tu veux. Par contre, il faudra que je lui demande avant si ça ne le dérange pas. »

Après nous être souhaités bonne nuit, il me laissa seule avec mes pensées. Cela faisait deux semaines que je n'avais pas vu Nelson Melody. Et le seul constat qu'il y avait alors à faire était qu'il me manquait, pas comme tout le monde peut me manquer non, d'une manière différente. Lorsque l'on a une personne qui nous apporte quelque chose, qui est dans un sens, bienveillant à notre égard, se crée une forme de dépendance. Je décidais d'aller voir Nelson Melody le lendemain après-midi en espérant

qu'il ne soit pas parti de nouveau se promener je- ne-sais-où. J'étais curieuse d'ailleurs de savoir ce qu'il faisait de ses marches.

Avec son physique et ses cheveux blancs, il ne devait pas passer inaperçu. Je l'imaginai croiser des enfants qui le regarderaient bouche bée avant de demander à leurs parents : « Qu'est- ce qu'il a le monsieur ? ». J'étais convaincue qu'il serait allé vers eux mais que leurs parents leur auraient demandé de rentrer dans la maison à la vue de son apparence « négligée ». Elle constituait une image trop différente pour les us et coutumes de cette époque. Il aurait en tous cas beaucoup de choses à me raconter demain, j'en étais convaincue et impatiente.

Ce sentiment fut renforcé lorsque, en me rendant chez Nelson, je retrouvais cette sensation qui avait guidé mes pas lors de ces premiers mois d'années civiles. Et même si ce sentiment était moins « prenant » en cette fin de mois de juin, il n'en demeurait pas moins suffisant pour me rendre, dans un sens, heureuse. Qu'il y avait-il de plus agréable que de retrouver des sensations anciennes ? De celles qui ont débouché sur de bonnes choses, un apport personnel, du bonheur de vivre l'instant présent ou quoi que ce soit d'autre. Mais ceci n'était qu'une résurgence, rien de plus. Car si on espérait instinctivement que l'aboutissement puisse être le même qu'aux premiers instants, cela ne relevait que d'une forme d'empirisme aux contours totalement incertains.

J'arrivais devant le portail et sonnais. J'attendis quelques instants et le mécanisme se mit en route, me laissant alors pénétrer sur la propriété. En remontant la petite butte donnant accès à la porte principale, je fus étonnée de constater que la porte principale était déjà entrouverte. Je m'y engouffrais sans prendre la peine de frapper. En rentrant dans la maison, je découvrais alors comme une scène de guerre, une scène à laquelle Nelson ne m'avait pas habituée. Il avait certes la fâcheuse habitude de laisser

traîner deux ou trois objets par-ci par-là, mais là nous étions à un autre niveau de désordre, quelque chose de bien plus consistant que d'habitude. Les étagères étaient renversées pour certaines et pour les autres seulement vidées de leurs livres qui se retrouvaient amassés en tas à leurs pieds. Des vêtements traînaient par-ci par-là, par terre, et en si grande quantité que j'eus du mal à ne pas marcher dessus. Les canapés étaient éventrés, comme si on avait cherché quelque chose de caché dans leur rembourrage. Je m'inquiétais pour Nelson, me demandant s'il n'avait pas été victime d'une agression, d'un cambriolage ou de quoi ce soit s'y apparentant.

« Nelson ? Nelson, vous êtes là ? Nelson ? »

Je n'obtins aucune réponse hormis celle de Râ qui, se réveillant de son sommeil félin au sommet d'un tas de livre, me gratifia d'un miaulement. En m'avançant, je finis par voir Nelson, posté sur des vieilles chaises en bois à côté de la table sur laquelle nous travaillions habituellement. Il trônait là, le regard dans le vide, comme bloqué sur une réflexion dont il ne parvenait pas à se détacher.

« Nelson ? Vous allez bien ? »

- Qu'est-ce que ça peut te foutre ? »

La violence de sa réponse me crispa instantanément.

« Pardon ? »

- Je t'ai demandé ce que cela pouvait te foutre, Andréa.

- Pourquoi vous me parlez de cette manière, Nelson ? »

Il se leva de tout son long et me regarda dans les yeux. Son regard me fit froid dans le dos. Il ne contenait plus cette lueur bienveillante, la même qui animait sa voix et me rassurait. Là, j'avais en face de moi un autre Nelson Melody, le même que j'avais pu entrapercevoir lors de notre première rencontre après que j'eus cassé son lecteur vinyle ou, encore plus

concrètement, lors de notre précédente dispute. Celui dont la haine émane de ses pupilles et irradie tout ce qu'il porte à sa vision. Il ne faisait aucun doute dans mon esprit qu'il était le seul responsable du chaos régnant dans la maison. Il me répondit avec de la colère dans la voix.

« À ton Avis Andréa ? À ton putain d'avis ? Cela fait deux putains de semaines que tu ne me donnes pas de nouvelles, que tu ne viens plus. J'aurais pu crever la bouche ouverte au milieu de mon salon que tu ne t'en serais rendue compte qu'aujourd'hui. Et tu me demandes pourquoi je te demande ce que cela peut te foutre que j'aïlle bien ? Et dire que j'ai été assez con pour te croire lorsque tu m'as dit que j'aurais toujours de l'importance pour toi ! Quel con putain !

- Mais c'était vrai ça Nelson !

- Comment ça c'était vrai ? Comment tu peux oser venir chez moi et me dire ça dans les yeux ? Je t'ai ouvert ma porte, je t'ai appris à écrire sur du papier, j'ai partagé toutes ces choses qui me tiennent à cœur et que j'adore, tous ces films, tous ces livres, tous ces jeux vidéo, tout ce temps qui passe et dont j'ai repris conscience du rythme pour toi ! Et alors que ça fait des mois que je t'aide à réviser toutes tes conneries d'examens, tu disparais durant deux semaines, me laissant tout seul comme une merde dans ma vieille maison et mes vieux livres inanimés ! »

À ce moment je le trouvais injuste. Injuste dans la mesure où j'avais toujours cru que toutes ces choses que nous avons partagées lui et moi durant ces mois ne nécessitaient pas une quelconque forme de contrepartie. Je prenais cela comme un cadeau de sa part, une joie pour lui de partager son savoir, et pour moi de le recevoir, rien de plus. Je ne dis pas que je n'avais pas d'affection pour Nelson Melody, mais même s'il m'avait parfois reproché d'accorder trop de temps à ce qu'il se passait sur ma tablette, je ne l'avais jamais imaginé me reprocher de ne pas venir le voir durant une

période donnée. Je haussais alors le ton.

« Vous n'êtes tout de même pas en train de me reprocher votre solitude Nelson ?

- Qu'est-ce que tu essaies d'insinuer par-là ?

- Tout simplement que vous êtes seul et que vous êtes en train de me reprocher cela alors que vous en êtes le seul responsable !

- Mais de...

- Mais ce n'est pas grave à la limite, je vais vous dire le problème Nelson. Le problème il est tout simple, vous n'êtes qu'un nombriliste, un vieux nombriliste qui vit seul et qui n'a même pas eu l'idée que moi la jeune fille qui vit encore dans un monde où elle croise d'autres personnes, a des interactions sociales qui peuvent faire qu'elle non plus n'aille pas bien ! Moi aussi j'aurais pu crever la bouche ouverte, vous seriez resté dans votre maison à vous énerver contre les étagères et moi, à défaut de vous remettre en question !

- Tu ne me connais pas Andréa ! Tu ne sais absolument rien de moi ! Tu te permets de me juger nombriliste alors que tu vis dans le monde le plus individualiste qui n'ait jamais existé, et ne t'en défends pas, je suis sorti pour aller voir ! Tout ce que j'ai vu n'est qu'individualisme, imitation de l'autre pour un ersatz de sentiment de bien-être. Les gens ne te regardent pas, ne te remarquent pas !

- Vous parlez d'un monde que votre génération a construit Nelson !

- Je n'ai jamais construit ce putain de monde ! Je n'y ai jamais participé !

- Et vous vous permettez de donner des leçons ? Le bateau coule, vous prenez un radeau et fuyez seul sans vous soucier des autres ?

- Mais qui es-tu petite conne pour me dire ça ? Ceux de ma génération qui ont construit ce monde n'étaient que ceux pour qui tout allait bien, pour qui

il fallait cracher sur le passé avant de l'enterrer et aller vers un monde meilleur ! Qu'ont-ils fait de positif ? L'équilibre économique ? La paix dans le monde ? Et nous, les galériens, ceux qui ne trouvaient pas leur place, ceux qui avaient besoin d'être aidé, ceux qui ont raté la marche, qu'ont-ils fait ces fils de pute pour les gens comme nous ? Ils nous ont marginalisé, comme ils l'ont fait avec les vrais artistes ! Ceux qui parlaient de nous, ceux qui ne comprennent pas notre désespoir et notre procrastination !

- Mais de quoi vous parlez ?

- Je te parle d'art Andréa ! Où sont passés les vrais artistes de ma génération ? Ceux qui n'avaient pas peur de verser dans l'humour et dans l'expression des doutes propres à ceux de ma génération qui n'ont pas réussi dans les vieux schémas qui avaient cours à mon époque ? Où sont les vrais artistes ? Où sont passé les Nekfeu ? Où sont les Casseurs Flowters ? Il n'y a même plus une plateforme musicale qui héberge un seul de leur morceau ! On nous a oubliés ! Et toi tu me sors que j'ai participé à la création de ce monde de merde ?

- Mais vous n'aviez qu'à lutter bordel de merde ! Vous n'aviez qu'à finir un de vos livres et en faire un manifeste contre les évolutions qui prenaient lieux à cette époque ! Au lieu de ça, vous êtes resté cloîtré et avez repoussé tous ceux qui vous aimaient !

- Qu'est-ce que tu peux savoir sur le fait que des gens m'aient un jour aimé ou non ? Qu'est-ce que tu peux savoir de l'amour toi, fillette de 16 ans !

- Et pourquoi je n'en saurais rien ? Pourquoi ?

- Ne fait pas l'effarouchée ! Si tu me crois assez crétin pour ne pas pour me rendre compte que tout ce temps que tu passais sur ta tablette était pour un garçon ! L'amour n'existe plus Andréa, si tant est qu'il ait existé un jour ! Ce n'est qu'une illusion un simulacre de la forme d'attachement que tout animal peut témoigner à autrui ! Et toi tu n'écrivais plus pour ça ? Trop

occupée sûrement à monopoliser tous les neurones de ton cerveau pour répondre quelque chose d'intéressant au branleur dont tu t'es amourachée ! Vraiment Andréa ? Tu es tombée si bas que ça ?

- Je vous emmerde Nelson, je vous emmerde ! Je croyais être tombée sur quelqu'un de bien, pas quelqu'un de sectaire et si peu courageux qu'il passe la rage qu'il a contre ce qu'il est, sur une « fillette » de 16 ans ! Vous êtes vulgaire Nelson, un écrivain raté vulgaire et vieux, tellement vieux physiquement et intellectuellement qu'il m'est impossible de ne pas avoir pitié. Vous voulez savoir la vérité Nelson ? Vous êtes une erreur de l'histoire, quelque chose qui est censé ne plus exister, un anachronisme ! Vous êtes ce que les gens de votre époque appelaient un « cas social » ! » Ses yeux se révoltèrent en une expression encore plus colérique qu'au préalable.

« Dégage Andréa, quitte cette maison et ne reviens plus. Prends tes papiers, prends tes écrits de merde et oublie-moi, casse-toi, laisse-moi crever en paix dans ma maison. Bon courage dans ton monde de merde, continue de tomber amoureuse de branleurs issus de ce... »

Nelson était pris d'une de ces quintes de toux habituelles. Il toussa contre son bras, et des larmes perlèrent sur ses joues. Posant mes yeux sur lui, je vis une tache rouge imbiber légèrement la manche de son haut. Nelson toussait du sang.

« Nelson ? Ça va aller ? Vous voulez que j'appelle un médecin ?

- Je t'ai dit de te casser, cria-t-il ! Pars et ne reviens plus jamais ! Et dépêche-toi de le faire bordel, ou j'appelle les flics pour signaler une intrusion ! »

Il était si pitoyable là, courbé à tousser du sang et me menacer. Je trouvais cela triste. Triste comme la fin d'une histoire. J'avais plusieurs fois craint de ne jamais pouvoir revenir ici et passer du temps avec Nelson

Melody, mais là j'avais dépassé le stade de la simple croyance pour atteindre celui de la certitude. Je partis sans ajouter mot.

Le soir chez moi, mon frère vint me montrer le site qu'il avait créé. Il était beau et je ne me privais pas de lui dire. Mais devant l'apparent manque d'enthousiasme que je mis dans mon intonation, il me demanda ce qui n'allait pas. Je ne trouvais rien à lui dire que la phrase suivante.

« Rien, Flav, c'est juste qu'il n'y a rien de plus triste que quelque chose qui s'écroule. »